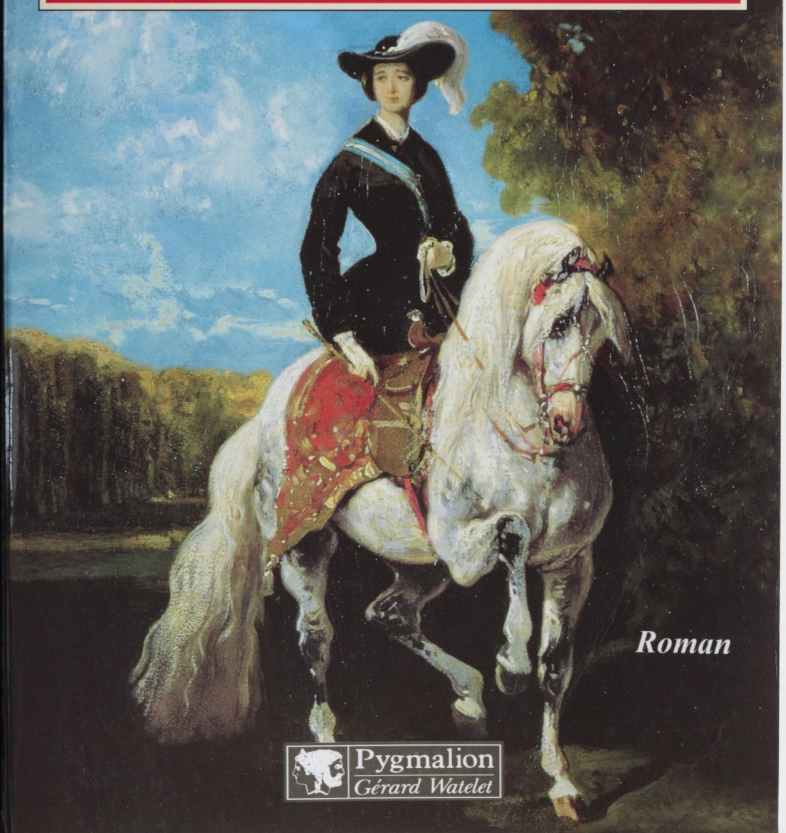
GENEVIEVE CHAUVEL

INOUBLIABLE EUGÉNIE

L'Impératrice des Français



Roman

Pygmalion
Gérard Watelet

0236 13507

823

INOUBLIABLE EUGÉNIE

D4
1999-1509

DU MÊME AUTEUR

Le Bal des Vautours, roman (Les Presses de la Cité, 1977).
Les Émeraudes de Beyrouth, roman (Les Presses de la Cité, 1979).
Le Masque de porcelaine, roman (Les Presses de la Cité, 1980).
Olympe, roman (Olivier Orban, 1987).
Saladin (Pygmalion/Gérard Watelet, 1991).
Reine par amour, roman (Pygmalion/Gérard Watelet, 1993).
Le Don d'aimer, roman (Pygmalion/Gérard Watelet, 1996).

GENEVIÈVE CHAUVEL

INOUBLIABLE EUGÉNIE

L'Impératrice des Français

roman

Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

DL- 14 05 1998 20559

Sur simple demande adressée aux
Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 70, avenue de Breteuil, 75007 Paris
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1998 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet, Paris
ISBN 2-85704-538.7
La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque moyen que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

A ma filleule,
Anouchka.

Al Rey, la hacienda y la vida
Se ha de dar; pero el honor
Es patrimonio de alma
Y alma, solo es de Dios.

CALDERON, El Alcalde de Zalamea

Au roi sa fortune et sa vie
Il faut consacrer ; mais l'honneur
Est le patrimoine de l'âme
Et l'âme n'appartient qu'à Dieu.

This is above all : to thine ownself be true
And it must follow, as the night, the day,
Thou caust not then be false to any man.

SHAKESPEARE, Hamlet, I, 3

Avant tout, sois véridique envers toi-même
Et aussi infailliblement que la nuit succède au jour,
Il s'ensuivra que tu ne pourras mentir à personne.

Quand la peine nous a choisi
Elle nous accompagne jusqu'au bout du monde
Alors il faut l'apprivoiser
Elle peut devenir une amie.

Poème gitan

AVERTISSEMENT

Je n'ai rien inventé. Il y a tant de romanesque dans cette vie jalonnée de coïncidences, signes et prodiges que je n'avais aucune raison d'en rajouter. On a beaucoup écrit sur l'impératrice Eugénie, personnage très controversé qui fut l'un des plus calomniés de son vivant et même après sa mort. Respectant ce que Napoléon III lui avait dit après Sedan, « on ne plaide pas contre son peuple », elle ne s'est jamais justifiée. Pendant quarante-sept ans, elle a préféré supporter les pires accusations en leur opposant la grandeur et la dignité du silence. On tenta de la convaincre, à maintes reprises, d'écrire ses Mémoires. Peine perdue. Son refus obstiné nous prive aujourd'hui d'un ouvrage précieux qui nous aurait permis de mieux saisir la femme hors du commun qu'elle était.

L'idée m'est venue alors de lui donner la parole. On peut l'entendre dans ses Lettres familières, *publiées après sa mort par le duc d'Albe, dans les diverses correspondances à ses meilleures amies comme la reine Victoria, la duchesse de Mouchy... à des hommes politiques ou collaborateurs proches, des diplomates ou ministres étrangers. Les entretiens qu'elle a bien voulu accorder à Maurice Paléologue entre 1901 et 1919 nous donnent un éclairage particulier sur les grands moments de l'empire tels qu'elle les a vécus. Et pour sa vie personnelle, ses émotions, ses joies et ses souffrances, l'exil, la*

mort de l'empereur, celle de son fils, je me suis appuyée sur les lettres de Mérimée à la comtesse de Montijo et à son ami Panizzi, sur les témoignages de certaines dames de compagnie comme Mme Carette, la comtesse des Garets, Miss Vesey, Ethel Smith, sur les ouvrages d'Augustin Filon et de Lucien Daudet, tous deux approuvés par l'impératrice. Enfin de nombreuses conversations ou correspondances sont reproduites dans diverses publications. Je signale aussi l'ouvrage de Harol Kurtz qui a fouillé les archives de Vienne, celles de Madrid, et rencontré en Angleterre, de leur vivant, certains témoins de l'exil.

A l'aide de tous ces textes, j'ai tenté de reconstituer ces Mémoires que l'impératrice n'a pas jugé bon d'écrire. « Pour l'empereur comme pour moi, le temps fera justice », disait-elle. Ce temps-là est peut-être venu...

Geneviève Chauvel

PROLOGUE

UNE vieille chauve-souris ! Voilà ce que je suis aujourd'hui. J'espérais mourir avec le siècle qui m'a vue naître, mais Dieu n'en finit pas de me prolonger comme une lampe à huile qu'il économise pour l'user jusqu'à l'extrême.

La mèche, cependant, tire à sa fin. J'ai plus de quatre-vingt-treize ans, et je suis lasse de cette longue errance dans un monde qui se vide. Je n'y vois que des ombres, et me fais moi-même l'image d'une ombre... Quand soudain, les souvenirs se réveillent, intenses, violents. Des scènes entières du passé assaillent mon esprit. Des visages, des attitudes, des gestes... J'entends aussi les voix de ces personnages qui vont et viennent autour de moi : un concert de louanges que submerge bien vite le fleuve bouillonnant de la calomnie. Je crois y être encore, et mon cœur se déchire. Et pourtant, je ne peux m'empêcher, depuis que la France m'ouvre à nouveau ses portes, de revenir ici, devant ces Tuileries mutilées qui gardent mes heures de gloire et celles de la détresse.

A chacun de mes voyages, je descends à l'hôtel Continental et demande toujours le même appartement, à l'angle de la rue de Castiglione et de la rue de Rivoli. Les fenêtres donnent sur le parc. Un fauteuil veille dans une

embrasure. Sur le guéridon qui l'accompagne, j'ai aligné les portraits de mes disparus : l'Empereur, mon fils, mon père, ma sœur, ma mère. Leurs sourires me confortent tandis qu'à longueur de jour mon regard erre au gré des parterres, cherchant dans les allées une trace de pas, une silhouette, une rose, une violette.

Et voilà que tout s'estompe. Ma vue se brouille et je frotte mes yeux d'un geste sans illusion, espérant pour un temps retarder la progression d'une cataracte plus redoutable que la mort. Des mots martèlent ma mémoire :

– Tu seras plus que reine, tu vivras cent ans, mais tu finiras dans la nuit !

J'avais treize ans lorsqu'une gitane me fit cette prédiction. Ce jour-là, on m'avait interdit de monter à cheval. Dans ma fureur, j'avais enfourché la rampe avec tant de violence que la vitesse me jeta au bas de l'escalier, évanouie. Lorsque je revins à moi, les yeux d'une femme inconnue, penchée sur moi, me scrutaient. Elle hocha la tête en marmonnant :

– Tu es née sous le ciel un jour de bataille...

Puis elle étudia ma main et annonça mon avenir.

Elle ne s'est pas trompée. J'ai été l'Impératrice des Français et j'aurai bientôt cent ans. Quant à finir dans la nuit, vais-je devenir aveugle ? Bien que chauve-souris, je reste un papillon qui cherche la lumière.

Un chirurgien de Madrid pourrait me guérir et j'ai décidé de braver l'impossible pour faire mentir la pythonisse en son dernier point. Si la solitude ne me pèse plus, comment tolérer de vivre sans voir le soleil, sans le dernier plaisir que m'offre la lecture de mes livres et des journaux quotidiens ? Un fol espoir m'anime, que je nourris en me répétant :

– L'Espagne me rendra la vue.

Mais une autre pensée me vient aussitôt à l'esprit : dans ce pays où j'ai vu le jour, mes yeux pourraient y voir la lumière pour la dernière fois. Alors je hausse les épaules. Il faudra bien que je meure, je ne suis pas éternelle, et mon désir est trop fort de revoir ma chère Andalousie,

mon beau ciel de Castille où sont restés mes héros imaginaires, mes passions, mes rêves, mes folies, et mes premiers chagrins. Tout ce que je n'ai dévoilé à aucune confidente, encore moins aux journalistes ou littérateurs qui m'ont suppliée de leur dicter mes mémoires. Après les torrents de médisances et de mensonges qu'ils avaient déversés sur notre règne, les injures et les horreurs qui ont suivi Sedan et notre exil, j'avais assez de raisons de m'abstenir. J'ai refusé de livrer mon âme à leur pillage et de voir mon honneur, une fois de plus, piétiné.

En m'appelant « l'Espagnole », ils rejetaient sur moi le poids de la défaite, de l'humiliation, et croyaient m'insulter. Ils oubliaient que j'étais du pays de don Quichotte et de Charles Quint. Un pays où la fierté aiguise le cœur et se paie bien souvent par le sang. J'ai payé douloureusement, dans l'exil et le deuil, d'avoir accepté l'illustre destin qui m'était offert. En épousant Louis-Napoléon, Empereur des Français, je devenais française, avec la mission la plus prestigieuse à mes yeux de perpétuer la dynastie des Bonaparte qui allait se substituer à celle des Bourbons. Ainsi je l'imaginais, imprégnée que j'étais du grand héros qui avait fait trembler l'Europe, et divisé ma propre famille.

« Bonaparte » ! Ce nom me fait encore frissonner et vibre dans ma chair comme autrefois lorsque mon père le prononçait, racontant sans se lasser les hauts faits de gloire qui l'avaient enflammé et l'emplissaient d'une nostalgie qui me brûlait à mon tour.

« L'Empereur... La France... Napoléon ! »

Les mots reviennent, lancinants, cris d'un passé qui se réveille trop souvent, comme pour me dire :

– « Souviens-toi ! »

Mais comment oublier ces vingt années aux côtés de l'Empereur, cette France que j'ai représentée, parfois même gouvernée, et ce Napoléon que j'ai enfanté !

Les images se bousculent dans ma pauvre tête et m'emportent à vive allure vers les plaines craquelées de l'Andalousie. A Grenade où tout a commencé.

I

C'EST à Grenade, en effet, que je suis née. Le 5 mai 1826, au n° 12 de la calle de Gracia. On ne m'attendait pas si tôt, mais un fort tremblement de terre précipita l'événement. Un jour de bataille, sous un ciel d'orage, comme le devinera plus tard la gitane. La violence des secousses semait la panique dans toute la ville, et les maisons se vidaient de leurs habitants. Alourdie par sa grossesse, ma mère n'eut que le temps de sortir dans le patio avant de s'affaisser près d'un laurier, fauchée par une douleur qu'elle reconnut aussitôt, celle qu'elle avait ressentie l'année précédente lorsqu'elle avait accouché de ma sœur Paca. En hâte, elle fit dresser une tente au fond du jardin, et me délivra sur le sol convulsé, dans les fracas du tonnerre et la fulgurance des éclairs. Qu'auraient pensé les anciens d'un tel présage ? Ils auraient dit que je venais bouleverser le monde.

Je n'étais en réalité qu'un bébé d'une pâleur effrayante, auréolé de mèches incandescentes, comme si le volcan de la terre s'était entrouvert sur mon crâne. Plus tard, lorsque j'ai pris conscience de mon apparence, j'ai détesté ces cheveux de feu qui rendaient ma peau transparente et ternissaient le bleu de mes yeux. Ma mère ainsi que ma sœur étaient brunes avec des yeux noirs et une peau

mate. Pourquoi étais-je si différente ? Elles étaient belles et j'étais laide. On me montrait du doigt, on se moquait de moi, on disait même que la malédiction était sur moi. J'en fus persuadée jusqu'au jour où mon père sortit du fort de Jaen, où il avait été enfermé pour des raisons politiques, et revint à la maison.

Au premier instant, il me fit peur. Il boitait, il lui manquait un bras, et un bandeau noir lui barrait le visage, cachant le trou de l'œil perdu au combat. Mais l'œil qui lui restait était bleu, et des cheveux roux s'échappaient de son chapeau, des cheveux aussi flamboyants que les miens. Je lui souris, rassurée. Je lui ressemblais. Pas tout à fait, cependant, et mon cœur se serra. Je n'étais pas le garçon qu'il avait espéré et regrettais d'être une fille, craignant de n'être pas aimée par ce beau guerrier au regard triste qui m'impressionnait.

Proscrit, renégat, sans un sou, il n'en était pas moins don Cipriano, comte de Teba, frère cadet du riche et puissant comte de Montijo, descendant des Guzman y Palafox, et trois fois Grand d'Espagne. Dans cette illustre famille qui était la mienne, et qui avait tenu les plus hautes charges à la Cour de Charles Quint, on ne comptait plus les héros, les saints[1], les savants et les alliances prestigieuses : Jean IV de Portugal, Alphonse X, roi de Castille et Léon, les Olivares et les Medina Sidonia. Autour des feux, sous les étoiles, les Andalous racontaient encore, après sept siècles, les prouesses de l'ancêtre Guzman, gouverneur de Tarifa. Sommé de se rendre par les Maures qui s'étaient emparés de son jeune héritier, il avait répondu en leur jetant son poignard :

– « L'honneur sans mon fils plutôt que le déshonneur avec lui. »

De ce jour la famille avait retenu sa devise : « Mon roi plutôt que mon sang. »

Elle s'est transmise au fil des générations, et nul n'y a

1. Saint Dominique et même saint Louis.

failli. Mon père eut seulement le tort de préférer un autre roi que le roi d'Espagne. Il admirait Napoléon dont l'audace et le génie lui avaient brûlé la cervelle. Il aimait aussi la France, patrie de la philosophie et de la liberté. Dans sa quête du sublime, il avait trouvé son idole : le nouveau César qui violait les frontières et portait aux quatre coins de l'Europe la gloire de son nom et de ses armées, ainsi que les grands principes de la Révolution.

– « *Me daba illusion* », disait-il en hochant la tête pour ponctuer ses récits.

La illusion ! Aucun mot français ne peut traduire cette expression presque magique de notre langue. Bien plus qu'une illusion, c'est un élan du cœur qui projette l'esprit vers le rêve, loin des entraves de la raison, et pousse à se dépasser pour s'habiller de lumière et se griser d'extraordinaire.

La illusion ! Elle a bercé mon enfance et je l'ai guettée d'une oreille attentive dans les discours que me tenait mon père lorsqu'il m'emmenait dans ses longues chevauchées à travers les plaines desséchées. Blottie contre lui, derrière le pommeau de la selle, je partais à la conquête du monde, sur les traces du « grand homme » qu'il savait si bien ressusciter.

La illusion, alors, s'infiltrait en moi et sa flamme échauffait mon esprit en ébullition. Dans ma logique d'enfant, je comprenais sans peine que mon père ait rallié les troupes françaises qui avaient envahi notre pays. Le frère de l'Empereur était à leur tête. Il l'avait servi sans hésiter. Pendant ce temps, son propre frère, Eugenio de Montijo, avait défendu la couronne d'Espagne et tiré sur les « afrancesados » – les combattants espagnols passés dans les rangs de ceux qu'on appelait « gavachos », les « chiens de Français » –, sachant pertinemment que son cadet en était.

Lorsque Joseph Bonaparte avait mordu la poussière et s'était retiré, mon père aurait pu se repentir et l'oncle Eugenio lui aurait gagné l'indulgence du nouveau roi Ferdinand VII. Mais il avait préféré suivre les vaincus qui

regagnaient la France, et se mettre au service de Napoléon sous le nom de colonel Portocarrero. Pour lui, il avait affronté d'autres dangers et risqué l'impossible. Lorsqu'en 1814 les armées alliées avaient assiégé Paris, il avait pris la tête des élèves de Polytechnique qui avaient bloqué l'avance des Cosaques à la barrière du Trône, et il avait été le dernier à tirer au canon depuis les hauteurs de Montmartre, retardant de quelques heures la capitulation de l'Empereur. Dans la cour de Fontainebleau, il avait entendu les adieux de son « idole », et l'avait vu disparaître dans une berline, dépouillé de tout, en route vers l'île d'Elbe. Puis, il y avait eu la folie des Cent-Jours, l'empire libéral, mais aussi Waterloo, la seconde abdication et les adieux de la Malmaison avant Sainte-Hélène.

Ces moments douloureux l'avaient marqué au fer rouge de l'Histoire, et sa voix se brisait quand il les évoquait, comme s'était brisée, alors, cette partie de son cœur qui était morte en perdant « *su illusion* ».

Dans mon enthousiasme et ma fougue, j'approuvais son choix et l'admirais d'être allé au bout de ses convictions, de les avoir défendues en risquant d'être banni à tout jamais de son pays, s'il ne perdait la vie dans sa folle aventure.

Dieu merci, il n'était pas mort et le roi Ferdinand lui avait accordé de revenir en Espagne. La grâce, certes, mais sous condition. Le descendant de Philippe V restait méfiant à l'égard des « bonapartistes ». L'afrancesado repenti qu'était mon père avait été mis sous surveillance policière avec l'obligation de résider à Malaga.

Il s'y était rendu le cœur satisfait, en remerciant la Providence qui le comblait. Il avait des propriétés dans la région, et dans cette ville, vivait une jeune fille qu'il avait rencontrée à Paris, quatre ans plus tôt. Une beauté brune au nom compliqué : Manuela Kirkpatrick y Grévigné. Elle avait dix-neuf ans, sortait d'un couvent à la mode et révolutionnait le salon de la comtesse Mathieu de Lesseps, dont elle était la nièce et chez qui elle séjournait.

Intelligente, vive et cultivée, elle parlait de philosophie, de musique, de littérature, mais aussi de politique et soutenait, comme lui, la grandeur de Napoléon. Ils avaient les mêmes idées et s'étaient plu à les partager. Mais elle avait regagné l'Espagne avant le déclin de l'Empire.

Au début de 1817, mon père avait pris le chemin de l'Andalousie et s'était arrêté à Malaga pour la revoir. Il avait trente-trois ans. Le temps était venu pour lui, pensait-il, de se reposer et de fonder une famille. Manuela serait-elle libre ?

– Dieu veillait, je l'étais, disait ma mère lorsqu'elle évoquait ce moment de sa vie.

Que de fois, dans mon enfance, ai-je entendu le récit des retrouvailles. Elle adorait nous le raconter, et nous l'écoutions, ma sœur et moi, serrées l'une contre l'autre, en rêvant de cet amour mystérieux qui nous prendrait à notre tour quand nous en aurions l'âge.

– Les prétendants ne manquaient pas, assurait-elle encore, mais au premier regard, j'ai compris que c'était lui. Comme disent les Maures, « c'était écrit ». Mais que d'obstacles à franchir pour mériter le bonheur !

Le cœur haletant, nous suivions le parcours jalonné de ronces qui avait précédé l'euphorie de la fête. Grand d'Espagne, mon père ne pouvait convoler sans le consentement de son frère qui était le chef de famille. Et ce dernier, redoutant une mésalliance chez les Guzman y Palafox, avait refusé pour son héritier la « fille d'épicier enrichi » contre laquelle les mauvaises langues l'avaient mis en garde.

Il est vrai que mon grand-père William Kirkpatrick avait fait fortune dans le commerce des fruits et du vin de Xérès. Il était jeune, alors, un émigré venu d'Ecosse où sa famille avait perdu tout ce qu'elle possédait en soutenant la cause des Stuarts auxquels elle était liée. Il s'était lancé dans ce négoce avec un autre émigré, un Grévigné de la grande famille wallonne de Liège, et avait épousé sa fille. Bien des années avaient passé depuis ce temps. En 1817, il était une personnalité respectée, consul des

Etats-Unis à Malaga, entouré de cinq filles qu'il avait richement dotées. Ma mère était la dernière.

Elle aimait mon père qui l'aimait aussi ; mais pour épouser le comte de Teba, il lui fallait en être digne, sortir des titres de noblesse, des généalogies glorieuses. De Madrid à Grenade, d'Alicante à Badajoz, on s'était gaussé de cette farce digne des tréteaux de foire. *Que va !* Le marchand de vins n'achèterait pas la Grandesse !

– Aux propos humiliants, poursuivait ma mère sur un ton altier, je répondais par le silence et gardais la tête haute. Dans mes veines coulait un sang prestigieux qui valait bien celui des plus grands noms d'Espagne.

Mon grand-père n'avait pas tardé à le prouver en exhibant les certificats nécessaires que le bureau d'Edimbourg lui avait envoyés. Il descendait d'une très vieille famille écossaise qui avait reçu la « baronetcy » de Closeburn, et plusieurs de ses ancêtres s'étaient unis à ceux de Robert Bruce, le roi d'Ecosse.

– En réalité, nos origines sont irlandaises, précisait ma mère en redressant fièrement son buste. Nous remontons jusqu'au roi des Fenians, Finn Mac Cual, que James Macpherson a immortalisé dans un poème célèbre [1].

Si je doute encore de cette ascendance, ma mère y croyait avec tant de force qu'elle en avait persuadé quiconque l'avait écoutée. Et le comte de Montijo avait fini par s'incliner en déclarant :

– *Bueno.* Que mon frère cadet épouse cette arrière-petite-fille du grand Fingal !

Le mariage avait eu lieu le 15 décembre de cette même année 1817. Ce jour-là, ma mère était devenue doña Manuela, comtesse de Teba. Des fêtes éblouissantes avaient célébré l'événement. A Malaga, puis à Madrid,

1. Ce poète écossais fut célèbre pour ses *Poèmes d'Ossian* traduits de l'ancienne langue gaélique. En 1760, paraissait son *Fragments de poésie ancienne* qui eut un énorme succès. En 1761, il publie alors *Fingal*, un poème épique en 6 chants qui fit sa gloire, elle-même confirmée par la sortie de *Témora* en 1763.

où mon père avait présenté sa jeune épouse à la bonne société. Une permission de courte durée qu'il n'avait pu prolonger.

– Il fallait obéir, expliquait ma mère, mais j'étais bien décidée à tout tenter pour écourter notre exil.

La politique, une fois de plus, avait agité notre pays. Les idées de liberté que les Français avaient répandues, avaient eu de nombreux partisans qui avaient pris le nom de « *Liberales* ». Ils s'étaient révoltés lorsque Ferdinand VII avait brusquement décidé d'oublier la Constitution de Cadiz votée par les Cortes au temps du roi Joseph Bonaparte, et sur laquelle il avait prêté serment. En 1820, ils avaient fait leur révolution et s'étaient installés à Grenade en proclamant un gouvernement fidèle aux Institutions. Mon père, qui avait obtenu de résider dans cette ville, s'était mis de leur côté et leur avait rallié de nombreux soutiens. Inquiet de perdre son trône, Ferdinand VII avait alerté la Sainte-Alliance, appelé à l'aide, et Louis XVIII lui avait envoyé une armée. En 1823, l'autorité royale avait été rétablie, les rebelles châtiés, et mon père banni à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Devant tant de calamités, ma mère avait gardé son calme. Son optimisme était invincible. Elle le gardera tout au long de sa vie et sa volonté de vaincre les obstacles me servira bien souvent d'exemple. Elle refusait de voir les difficultés et ne doutait jamais de réussir l'impossible. Pour la circonstance, elle avait tant et si bien manœuvré qu'au bout de quelques mois elle avait ramené son époux à la maison, ayant obtenu qu'il y terminerait sa peine. Une captivité plus douce, certes, mais aucune liberté. La police avait renforcé la surveillance. Aux portes, aux fenêtres et jusque dans le jardin. Aux moindres propos inquiétants d'un « *liberal* » sorti de l'ombre, mon père reprenait aussitôt le chemin de la prison.

Il y était lorsque ma sœur Paca est venue au monde le 19 janvier 1825. Il y était à nouveau lorsque je suis née en ce jour de mai 1826 où la colère du ciel faisait trembler la terre.

Il y eut des retours et d'autres départs qui ne laissèrent aucune trace dans ma mémoire trop jeune. Mon premier souvenir se situe au printemps de 1830. J'avais grandi auprès de ma sœur sous l'œil omniprésent de ma mère qui veillait sur nous et nous apprenait à devenir des petites filles éduquées, dignes du nom que nous portions. J'allais sur mes quatre ans et j'attendais avec impatience ce père dont elle nous parlait chaque jour et pour lequel, chaque soir, elle nous faisait prier.

Je n'oublierai jamais son image lorsqu'il apparut dans le salon, marqué de ses infirmités qu'il ne pouvait dissimuler. Son regard si doux posé sur moi eut raison de ma frayeur, et quand il me serra contre lui, je n'eus plus de craintes. La chaleur de sa tendresse m'enveloppait, et je restais blottie contre sa poitrine, bien décidée à ne plus jamais le laisser s'en aller. Un sentiment violent faisait battre mon cœur, une attirance irrésistible. Je l'aimais, plus que ma mère, plus que ma sœur, et ne voulais pas le perdre.

Mes inquiétudes se dissipèrent lorsqu'il nous annonça :

– Je ne vous quitterai plus.

Se tournant vers ma mère, il ajouta :

– L'exil est terminé, Manuela. Tu peux faire les malles.

– Madrid ? s'écria-t-elle, haletante.

Il répondit d'un hochement de tête affirmatif et provoqua un cri de joie.

– Et nous ? demanda Paca en tirant sur la manche vide.

– Et nous ? murmurai-je en écho.

Il nous serra un peu plus fort contre lui en disant :

– Croyez-vous que je laisserai mes filles derrière moi ? Tout le monde s'en va, et nous ne reviendrons que pour nous divertir.

Ce fut le premier voyage d'une longue série. Le destin n'allait cesser de me ballotter aux quatre coins de l'Europe et bien au-delà, de l'autre côté des mers, sur d'autres rivages, à la rencontre de peuples divers aux coutumes étranges. L'Algérie, l'Egypte, la Grèce, la Turquie... Des

fjords de Norvège au cœur de l'Inde où j'ai tenté d'oublier cette partie de mon âme assassinée dans le Zoulouland.

Pour l'heure, j'ouvrais mes yeux tout grands sur la variété infinie des paysages et m'amusais de cette longue expédition jalonnée de petits événements que mon imagination colorait de toutes les fascinations. Après l'Andalousie aux doux parfums de jasmin et d'oranger, les montagnes sévères de la Sierra et les plateaux arides de notre Castille. Madrid enfin, immense, impressionnante avec ses longues avenues ombragées, ses bassins hérissés de jets d'eau et ses palais imposants. Nous n'étions pas assez riches pour y habiter. La voiture de poste nous emmena au cœur de la ville, dans un dédale de rues encombrées d'une foule gesticulante et bruyante qui m'intimidait.

– Calle del Sordo, annonça le cocher.

Au même instant, il s'engagea dans une artère plus calme et les chevaux s'arrêtèrent devant le porche d'une haute maison. Un homme de confiance de mon père nous attendait et nous montra l'appartement qu'il avait loué pour nous au deuxième étage : une enfilade de pièces un peu sombres dans lesquelles il avait fait disposer des meubles et bibelots que mon père possédait. Dans le salon garni de tapis et de rideaux fanés, je remarquais des fauteuils en bois noir et doré surmontés des armoiries familiales, et une console en bois sculpté couverte d'un marbre violet, qui avaient grande allure. Une pendule et des chandeliers sur la cheminée, de belles tapisseries et quelques portraits d'ancêtres sur les murs. J'apprendrai plus tard qu'ils étaient de Velasquez mais le plus beau était de Goya. Il représentait notre grand-mère Montijo entourée de ses quatre filles. Ma mère admira, satisfaite :

– Les Gobelins et ces toiles de maître relèvent la modestie de notre installation. Nous pourrons bientôt recevoir. La pièce est assez vaste pour accueillir la meilleure société.

– Nos moyens sont limités, Manuela, dit mon père. Mes champs de cailloux ne produisent rien et mon frère s'amuse à rogner sur ce qui me revient. Il me fait payer mes idées de liberté qu'il a toujours rejetées.

– Nous irons le voir en son palais de Ariza, répondit-elle, et nous lui présenterons les petites qu'il ne connaît pas. Eugenia est sa filleule et te ressemble. Une vraie Montijo qui devrait l'émouvoir.

J'étais curieuse de rencontrer ce parrain qui n'était pas venu à mon baptême. En son honneur, je portais son nom, et je fus bouleversée de le voir si malade. Fut-il touché de notre visite ? Je le crois. Mais comment deviner les sentiments d'un vieil homme figé dans un fauteuil ? Une attaque l'avait paralysé. Il parlait à peine. Quelques mots mal articulés. Ses yeux semblaient le dernier point de vie de son corps inerte. Ils s'animèrent en notre présence. Son regard pourtant cachait mal sa détresse, et je compris soudain combien il était seul et malheureux. Le cœur chaviré, je tendis la main et caressai doucement la sienne en espérant que ce geste d'affection allégerait sa peine.

Je sortis de là fortement impressionnée. L'oncle Eugenio ficelé dans son siège était gravé dans ma mémoire et n'allait cesser de me hanter. Plus tard, lorsque j'en aurai les moyens, je ferai construire des établissements spéciaux pour les infirmes et les paralytiques. Dans la chaise de poste qui nous ramenait chez nous, calle del Sordo, ma mère soupira :

– Son état ne s'améliore pas. Cela ne durera pas. Nous habiterons sous peu dans cette magnifique demeure.

Elle fixait le ciel et souriait. Elle rêvait de fêtes et de mondanités. Un tourbillon l'emporta bien vite partout où l'on s'amusait. Elle aimait rire, danser, chanter. Elle était belle, élégante. Elle parlait de tout en diverses langues. Sa conversation fascinait et ses reparties enchantaient tous ceux qu'elle rencontrait. Elle eut un succès fou et notre salon, qui était le plus pauvre, devint l'un des plus célèbres de Madrid.

Mon père la suivit parfois et finit par se lasser, préférant nous rejoindre, ma sœur et moi, dans notre chambre, et nous mettre au lit après nous avoir raconté quelque grand moment de sa vie : les circonstances de ses blessures que nous touchions avec vénération, ses combats, ses souffrances, ses espérances et ses désillusions. Un nom revenait, Napoléon. Nous ne comprenions pas tout ce qu'il disait. Le son de sa voix nous faisait vibrer. Il était le plus beau des contes, l'Histoire vivante dont nous ne pouvions nous rassasier.

Mon admiration pour lui grandissait de jour en jour et se transforma en adoration. Avec lui, j'étais docile. Je lui obéissais sans broncher. Je voulais lui plaire et être aimée de lui autant que je l'aimais. Avec ma mère, j'étais différente. Je l'aimais aussi, je l'admirais, mais elle voulait notre bonheur à sa manière, et je m'entêtais trop souvent à ne pas accepter ses volontés. Elle me préférait Paca qui lui ressemblait, et je lui préférais mon père qui prenait le temps de m'écouter.

Il s'absentait, malheureusement. Trop souvent, à mon gré. Ses terres d'Andalousie où il glanait quelque revenu. La France aussi où, sous l'influence d'un roi-citoyen, régnait plus de liberté. Le monde s'écroulait lorsqu'il partait en voyage, et je détestais alors ces goûters d'enfants que ma mère nous imposait. On se moquait de mes nattes rousses et des vêtements de toile que nous portions en toute saison. Eté comme hiver, nous n'avions pas de bas, et si nous allions visiter une tante ou un cousin, c'est à dos de mule que nous arrivions dans leurs palais somptueux. Si j'acceptais notre pauvreté, il m'était odieux de la montrer et d'en être ridiculisée. Mon père nous apprit à la supporter en l'érigeant au rang de discipline, comme le faisaient les habitants de Sparte qui voyaient dans l'effort et la privation une école de vertu. Une manière élégante d'imposer sa différence tout en ménageant sa fierté.

Son goût pour une simplicité voisine de l'austérité l'éloignait des frénésies de ma mère dont la principale

préoccupation était de réussir ses *tertulias*[1] où s'affrontaient les beaux esprits dont elle aimait s'entourer. Il prêchait l'économie, mais elle ne s'en souciait guère et faisait des dettes. Des disputes éclataient qui nous attristaient, ma sœur et moi. Nous évoquions notre jardin de Grenade où notre mère parlait de son amour pour notre père, et nous rêvions de quitter cette ville qui avait changé nos parents.

Dieu avait-il écouté nos prières ? J'en fus persuadée lorsque ma mère nous annonça un beau matin :

– Réjouissez-vous, mes filles, nous avons une campagne près de Madrid. Mon oncle Cabarrus[2] m'a légué sa propriété de Carabanchel.

Ce n'était pas un palais comme ceux que possédaient certains membres de notre famille. Pour nous, cependant, ce fut un éblouissement dès le premier instant. Une avenue bordée d'acacias et d'ormes centenaires, une maison à deux étages avec une tour en son milieu, un patio avec sa fontaine de marbre entourée de fleurs. L'intérieur était magnifique, décoré de meubles précieux, tableaux et objets d'art, mais ce qui me fascinait le plus était le parc immense avec ses allées de roses et de lilas qui se perdaient dans une masse clairsemée d'oliviers et de grands pins. Un monde sans fin s'étalait jusqu'à l'horizon, un monde aride et sauvage qu'il me tardait d'explorer.

J'avais six ans et la tête pleine de rêves que les récits de mon père avaient suscités. Partir à l'aventure, comme il l'avait fait, et rencontrer des héros me semblait plus excitant que les mondanités de ma mère et les discours fleuris de ses amis qui se pressaient en foule. De ce côté-là, rien ne changea. De Madrid à Carabanchel, ils nous envahissaient. Las de les voir, mon père s'enfuyait pour

1. Réunions mondaines, réceptions où des personnes de divers horizons se rencontraient.

2. François Cabarrus, ancien ministre des Finances de Charles IV (père de Ferdinand VII). Sa fille Thérésa avait épousé Tallien (voir *Merveilleuse Thérésa*, dans la même collection, chez le même éditeur).

de longues chevauchées. Un jour, je ne sais comment, il décida de m'emmener et me hissa derrière le pommeau de sa selle. J'en fus si heureuse qu'il recommença. Les escapades se multiplièrent, et c'est ainsi que j'entendis, de collines en vallons, la grande épopée de sa vie.

– L'Empereur !... La Grande Armée !... La France !

Les mots s'amplifiaient dans le vent et s'enfonçaient dans mon cœur en m'apprenant ce qu'était le courage, le sacrifice au nom d'un idéal, l'honneur. Au bord du Manzanares, tandis que le cheval s'abreuvait, il m'encourageait à exprimer ce que je pensais et m'apprenait à être moi-même, fidèle à mes convictions.

– La seule liberté est celle de l'esprit, disait-il. Forge tes idées et suis-les. Ainsi, tu donneras un sens à ta vie.

La nuit nous surprenait parfois, et nous trouvions un camp de gitans pour nous accueillir. La chaleur torride de l'été andalou les poussait vers la fraîcheur de la Sierra. Autour des feux, les chants rauques montaient vers les étoiles et je regardais, fascinée, les danses des femmes au regard ardent dont les corps obéissaient au rythme de la mélopée. Les filles de mon âge entraient dans la ronde et je les ai imitées, guidée à mon tour par cette musique au rythme frénétique et soudain lascive, qui faisait battre mon sang. Je découvrais alors que j'avais, comme ces gens, l'honneur et la fierté à fleur de peau.

Les mois passèrent. Auprès de mon père, j'affermissais mes goûts. Il m'emmena à Grenade où je rencontrai d'autres gitans. J'appris leurs danses, leurs coutumes, leurs superstitions. J'appris surtout ce qu'était la liberté des fils du vent. Un feu brûlait en moi, qui me faisait peur parfois.

Au cours de l'année 1833, le roi Ferdinand VII mourut, et toute l'Espagne fut en ébullition. N'ayant eu que deux filles, il avait aboli la loi salique et remis en vigueur la Pragmatique Sanction. L'infante Isabelle lui succédait, mais elle était trop jeune pour régner. La reine Marie-Christine fut nommée régente pour le temps de la minorité. C'est alors que don Carlos, frère du défunt roi,

revendiqua ses droits, bien décidé à renverser sa nièce. Au nom de l'absolutisme, il s'était rallié un grand nombre de partisans et tenait tout le nord de l'Espagne. La régente avait le soutien des constitutionnels et des libéraux. Entre « carlistes » et « christinos », ce fut la guerre. Des violences éclatèrent de tous côtés. De notre appartement de la calle del Sordo, nous entendions le bruit des tirs, des explosions, des cris. Dans le salon de ma mère, on parlait à voix basse.

– Liberales... Ultras... Pronunciamientos...

Des gens venaient se cacher, puis repartaient, rasant les murs de porche en porche. On nous croyait endormies, Paca et moi, mais comment fermer l'œil quand la peur nous glaçait ? Mieux valait savoir, observer. Tapies dans un coin d'ombre, nous ne laissions rien échapper. Nul ne l'a su. Nous avions appris le silence.

Il ne s'agissait encore que de conspirations, d'émeutes, d'échauffourées. Il n'en restait pas moins que des Espagnols s'entre-tuaient, et le ciel envoya son châtiment : le choléra. L'épidémie se répandit dans la capitale. Il y eut des morts par milliers. Chaque nuit, dans notre rue, passait une charrette et nous avons vu les cadavres jetés par les fenêtres de maison en maison. Leur puanteur montait jusqu'à nous et nous suffoquait. Je tremblais de tous mes membres, persuadée que la fin du monde était arrivée.

D'autres horreurs nous attendaient. Au début de l'été 1834, la nouvelle se répandit que don Carlos et son armée marchaient sur Madrid en brûlant les campagnes. Un long cri de colère souleva les foules en deuil que la douleur rendait folles :

– Les Jésuites ont empoisonné les fontaines ! Ils travaillent pour don Carlos !

Les couvents furent aussitôt assiégés, pillés, incendiés. On égorgea les prêtres, on viola les nonnes. De notre perchoir, à l'abri des volets, nous avons vu le feu rougir le ciel. Bruits de courses, appels, hurlements. Les yeux écarquillés, nous regardions de tous côtés. Un moine sortit de l'ombre. Il courait vers notre porte en trébuchant.

Un soldat de la Garde le poursuivait. Il le rejoignit sans peine et le saisit par son capuchon qu'il tira d'un coup sec tandis que de l'autre main il lui plantait une dague dans la gorge. Le sang gicla en une longue gerbe et le corps s'affaissa sur les pavés. Ces images sont encore vives dans ma mémoire. J'avais huit ans. Devant moi on avait tué. Devant moi, un homme avait expiré.

Mon père s'inquiéta de la tournure des événements et de l'effet qu'ils produisaient sur nos sensibilités. Nous ne pouvions plus sortir. L'air vicié par l'épidémie était aussi mortel que les poignards et pistolets qui s'agitaient dans tous les coins. Un matin de juillet, il déclara :

– Madrid est un enfer. Prépare les bagages, Manuela. Il faut mettre les petites à l'abri. En France, vous serez en sécurité.

– C'est une folie, Cipriano. On égorge aussi sur les routes. Les paysans attaquent tout ce qui roule vers la frontière.

Nos larmes furent impuissantes. Sa décision était prise.

– Je dois rester pour régler quelques affaires, expliqua-t-il. Vous voyagerez sous bonne escorte, et tout ira bien. Je vous rejoindrai au plus tôt.

Le 18 juillet, nous sortions de Madrid en compagnie du célèbre picador Sévilla qui se rendait à Barcelone avec sa cuadrilla. J'embrassai mon père en sanglotant, persuadée que j'allais à la mort et que je ne le reverrais plus. Il mit dans ma main un petit portrait de lui en disant :

– Courage, *querida mia*. Pense à moi. Je serai bientôt près de toi.

Un claquement de fouet nous propulsa dans la poussière, et je pressai sur mon cœur la miniature qui ne devait plus me quitter. Elle sera mon talisman.

II

JURANT de mourir pour nous s'il le fallait, le grand Sévilla nous mena à bon port. Je ne sais par quel miracle nous avons échappé de justesse aux bandits, coupe-jarrets, détrousseurs postés un peu partout en embuscade ; aux partisans de don Carlos qui ravageaient les campagnes ; aux paysans meurtriers, ivres de vengeance ; aux bras criminels qui incendiaient les couvents à peine en étions-nous sortis. Une course effrénée sur des chemins défoncés, routes en lacets, ravines et torrents, crêtes et gorges enserrées. Plus de mille fois, les chariots manquèrent de se briser, mais Dieu, je le crois, nous protégeait.

Recroquevillée sous un monceau de selles, de housses, de piques et autres instruments de corrida, je ne cessais de Le prier.

Sous les murs de Barcelone, nous chantions victoire, mais au poste de garde qui contrôlait les entrées, nous fûmes arrêtées par la junte de santé et mises en quarantaine au lazaret. Sévilla fut épargné ainsi que ses hommes.

– Toute la ville t'attend, lui déclara l'officier. On ne peut la priver du spectacle, elle viendrait nous massacrer.

Notre protecteur se cabra et répliqua d'une voix forte :

– Si la Señora et les señoritas n'ont pas libre pratique, je ne piquerai pas !

Sous le soleil, ils argumentèrent. La foule grossissait autour de nous, grondant sa colère. L'alcade fut appelé pour trancher le dilemme. Choléra ou corrida ? Il jugea préférable de céder. Lui aussi brûlait de voir Sévilla « piquer ». Notre compagnon s'inclina devant ma mère en la priant d'assister à la course.

– Elle sera en votre honneur, Señora Condesa !

Avec un charmant sourire et mille grâces, elle se déroba, prétextant qu'on nous attendait à la frontière et que nous devions nous y rendre sans tarder. Cachant leur déception, les hommes de la cuadrilla nous saluèrent avec cérémonie et chargèrent nos bagages dans une voiture de poste avant de s'en aller vers les arènes, portés en triomphe par la foule en délire. Aux côtés de ma sœur qui boudait, je suivis tristement notre mère sur la route des Pyrénées, en rêvant du spectacle dont elle nous avait privées. Devant nos visages crispés, elle crut bon de nous expliquer :

– La chance est un oiseau qu'il faut saisir au vol. Sévilla s'est conduit en homme d'honneur. L'alcade, en homme habile, a ménagé sa ville. Après la course, il aurait pu changer d'avis et nous ramener au lazaret.

Les yeux fixés sur le paysage, nous gardions le silence. Elle ajouta :

– J'ai promis à votre père de vous conduire en France au plus tôt. J'aimerais le rassurer.

Nous n'étions pas les seules à fuir l'Espagne. Aux abords de Perpignan, les gardes frontières français avaient fort à faire pour contrôler la quantité impressionnante de gens et de véhicules de toutes sortes qui se pressaient dans le plus grand désordre. Combien d'heures allions-nous attendre sous le soleil ? Arborant un air décidé auquel nul ne résistait, ma mère nous prit par la main et se fraya un chemin jusqu'au poste de passage. Le général de Castellane, gouverneur de la province, s'y trouvait. Elle lui raconta nos aventures et lui fit un tableau épique autant qu'alarmant de ce que nous avions laissé derrière nous : guerre civile, choléra, menaces de famine. Essuyant une larme, elle ajouta :

– Mes filles devaient être épargnées de tous ces malheurs. Avec votre aide, Général, la France nous les fera oublier.

Jouant habilement de notre présence, de son charme et de son esprit, elle toucha le gentilhomme après l'avoir subjugué de son éloquence. Il voulut aussitôt nous prouver sa sympathie en nous offrant du jus de pomme, et nous remit des lettres d'introduction pour des membres de sa famille installés à Toulouse, ainsi que pour son épouse restée à Paris.

– Avec ces recommandations, susurra-t-il d'un air galant, on ne manquera pas de vous recevoir.

Partout où elle allait, ma mère avait le talent de se faire des amis.

– On n'en a jamais trop, disait-elle. Le plus important est de les garder.

Pour cela aussi elle était inimitable. D'un château l'autre, nous avons sillonné le sud-ouest de la France. L'automne s'acheva et l'hiver nous surprit quand le mulet porte-bagages disparut dans un précipice. Nous n'avions plus de vêtements et presque plus d'argent. Les Castelbajac vinrent à notre secours et nous gardèrent jusqu'aux beaux jours dans leur propriété près de Pau. Au début du printemps, nous étions enfin dans la diligence pour Paris. J'avais hâte d'y arriver et de revoir mon père qui avait promis de nous y retrouver. Neuf longs mois nous avaient séparés et je caressais son portrait en murmurant :

– J'ai pensé à toi, mon cher Papa, et je n'ai pas eu peur. Je suis si malheureuse loin de toi.

La déception fut grande de ne pas le voir, mais une importante nouvelle nous attendait chez la sœur de ma mère. L'oncle Eugenio était mort le jour où nous avions quitté Madrid. Mon père avait hérité de ses innombrables titres et de tous ses biens. Il s'était installé au palais de Ariza et parcourait les immenses propriétés qui lui revenaient. Ma mère exultait de joie, mesurant déjà les avantages de la situation. Comtesse de Montijo, duchesse

de Peñaranda, elle n'en aurait que plus de prestance, avec une fortune qui lui permettrait de briller comme elle l'avait toujours souhaité. Pour l'heure, l'économie s'imposait. Aucun subside n'était annoncé.

– En attendant votre père, nous ferons de notre mieux, dit-elle en soupirant.

Lorsqu'il arriva, quelques semaines plus tard, elle avait renoué avec une quantité de parents et amis, et nous avait installées dans le quartier neuf des Champs-Elysées. Un appartement modeste avec trois pièces exiguës et un salon où, déjà, les visiteurs se pressaient. Un seul trouvait grâce à mes yeux : Monsieur Mérimée, que nous appelions « don Prospero ». Son visage nous était familier. Nous l'avions déjà vu à Madrid, cinq ans plus tôt. Mon père l'avait rencontré dans une diligence et l'avait invité calle del Sordo. Comme ma mère, il parlait de tout en diverses langues. Du Romancero aux légendes gaéliques de l'ancienne Irlande, le champ était vaste. La littérature, la poésie ainsi que l'archéologie les lièrent pour la vie. Il nous amusait aussi, ma sœur et moi, et nous offrait des friandises pour éviter d'être martyrisé. Il est vrai que nous étions tyranniques lorsque nous pensions être oubliées.

La venue de mon père fut une délivrance. J'étais lasse des civilités que l'on m'imposait, lasse de rester assise sur un tabouret ou d'attendre dans ma chambre. Je voulais sortir, gambader, courir dans un parc, manger des glaces ou des gâteaux. Je fulminais dans ma cage en rêvant de Carabanchel.

Si notre installation ressemblait à un camp de gitans, j'étais privée de l'espace à l'infini, piqué d'oliviers, de ronces et de chênes rabougris ; le feu pétillant sous les étoiles, l'odeur forte du jasmin et celle du *romero*[1], les chants rauques, et la danse qui prenait possession de mon corps dans les rayons de lune. J'étais libre alors de vivre selon mes impulsions, sans révérences ni formules

1. Romarin.

de politesse, toujours les mêmes, qu'il était bienséant de répéter. Sauvage j'étais, et voulais le rester.

Avec mon père, je retrouvais ce frisson de liberté qu'il m'avait inculqué. Il me laissait tout loisir de m'exprimer comme bon me semblait. Sa présence me fortifiait, et j'acceptais sans sourciller la moindre contrainte qu'il m'infligeait. En calèche ou à pied, je l'ai suivi dans « son » Paris jalonné de ses souvenirs : les Tuileries, le Carrousel, la barrière du Trône et les hauteurs de Montmartre. Mais aussi les boulevards, le Palais-Royal, la place de la Concorde avec son obélisque que Bonaparte avait ramené d'Egypte, et l'Arc de Triomphe où les noms de ses victoires étaient gravés à jamais. Chaque pierre, chaque monument, avait son histoire et je vibrais encore lorsque j'entendais, comme autrefois dans la Sierra :

– L'Empereur... La Grande Armée... Napoléon !

L'ombre du Grand Homme nous enveloppait dans le Paris qui l'avait acclamé, dans le Paris qu'il avait marqué de sa gloire, dans le Paris qui avait subi sa défaite. Mille émotions traversaient mon cœur et je serrais la main de mon père comme si je me souvenais aussi, complice de cette épopée hors du commun qu'il avait eu la chance de vivre et qu'il me faisait partager.

Un matin d'août, j'entendis des éclats de voix dans le salon. Mes parents se disputaient au sujet de notre éducation.

– Les petites embellissent, disait ma mère. Mais Paca est une nonchalante, Eugenia une entêtée. Il est temps de leur apprendre les bonnes manières et je ne vois que le couvent pour en faire des jeunes filles accomplies, dignes de la plus noble société. Elles sont aujourd'hui de riches héritières et je me fais fort de les marier à des princes.

– Tu oublies, Manuela, que la guerre a amputé notre fortune. Les terres ravagées suffisent tout juste à nourrir nos paysans. L'opulence viendra si la paix s'installe. Pour l'heure, nous devons vivre comme si nous étions pauvres, et je te prie de modérer la dépense. Nos filles continueront à se promener à pied, sans bas et sans parapluie. Les

privations forment le caractère et n'ont jamais empêché quiconque d'apprendre les bonnes manières.

– Je n'en démordrai pas, Cipriano. Je choisirai le couvent le plus élégant. Et tu feras ce qu'il faut. Les filles du comte de Montijo ne méritent-elles point ce qu'il y a de mieux ?

Elle sortit d'un pas nerveux tandis que mon père s'écriait :

– Tu me prends pour un avare que je ne suis pas.

D'un coin sombre dans le couloir, je l'observais le cœur serré. J'attendis un moment avant de le rejoindre en sautillant pour le dérider. Il me fixa sans rien dire, esquissa un sourire et déclara d'une voix grave :

– Discipline. Ta mère a raison, Eugenia. Un peu de couvent te fera le plus grand bien.

– Mais avant, dis-je en prenant sa main, tu m'accompagnes au Guignol pour me faire plaisir.

Je ne croyais pas que mes parents nous mettraient en pension. Et pourtant, le 1er septembre 1835, ils nous emmenèrent rue de Varennes avec nos malles et nous confièrent aux dames du Sacré-Cœur, éducatrices émérites qui professaient selon la doctrine d'Ignace de Loyola. C'était le couvent le plus en vogue dans les salons du Faubourg Saint-Germain, et ma mère se félicitait d'avoir pu nous faire admettre en exhibant nos titres et arbre généalogique. Pour nos compagnes qui portaient de grands noms français, entrecoupés de particules, nous n'étions cependant que les demoiselles Guzman y Palafox, des étrangères, des inconnues.

Les premiers jours furent horribles. Nous étions, Paca et moi, le point de mire, l'objet d'étude. Reprises au moindre mot, au moindre geste. Epiées, décortiquées, mises en pièces, laminées, broyées. Nous n'étions que des sauvageonnes qu'il était urgent de modeler. Tout ce que nous avions appris en Espagne ne valait rien. Et le peu que nous savions de la France ne valait pas mieux. Le français que nous parlions depuis l'enfance grâce à nos parents, était à reprendre, et l'on nous demanda

d'oublier l'espagnol. On nous expliqua aussi qu'il était inconvenant de tutoyer, impoli de parler sans y être invité ; quant à se cabrer au moindre reproche, c'était une offense à Dieu dont il fallait aussitôt se repentir. Difficile à accepter pour une Guzman, trois fois Grande d'Espagne, dont l'ancêtre avait conseillé Charles Quint.

J'étais trop jeune pour me rebeller, trop impressionnée surtout par le regard implacable de ces dames qui m'assenaient les pires humiliations d'une voix doucereuse assortie d'un sourire que je qualifierais, avec le recul du temps, d'hypocrite et dénué de bonté. La veille de mon mariage avec l'empereur, je prendrai ma revanche en allant les visiter et leur annoncer que l'ancienne élève, l'Espagnole qu'elles appelaient en se moquant « la petite roussette », devenait l'Impératrice des Français.

Sans Paca près de moi, je serais morte de honte et de tristesse. Elle avait un an de plus que moi, elle avait déjà plus de finesse et de souplesse. Elle me donna la force de plier pour mieux grandir à l'intérieur de moi-même. Jour après jour, j'appris l'obéissance qui fait mal, qui écorche la fierté, torture l'orgueil et forge l'âme comme ces épées de Tolède rougies sur la braise et trempées au ruisseau de glace. J'accordais à ces dames, ainsi qu'à mes compagnes, la satisfaction de la victoire en leur faisant croire que la sauvageonne s'était civilisée en s'habillant de leurs bonnes manières. Mais je gardais au fond de mon être cet appétit de liberté que mon père avait fait naître et stimulé.

Un dimanche d'automne, il vint nous voir et je lui racontai avec volubilité ce que nous avions appris, en particulier qu'il était plus respectueux de dire « vous » à ses parents. Il m'écoutait en riant, heureux de constater que le couvent commençait à nous bonifier. Mais quand il annonça qu'il regagnait l'Espagne, je me jetai à son cou. Au bord des sanglots, j'oubliai les leçons de convenance et m'écriai :

– Tu reviendras bientôt ? Promets.

Il me serra contre lui et je restai un long moment le visage enfoui dans le col de sa redingote. Une fois de

plus il fallait se séparer. Pourquoi devait-il s'en aller ? Je le suppliai :

– Emmène-moi. Ne m'abandonne pas au milieu des gens qui se moquent de moi.

– Calme-toi, Eugenia. Tu es ici pour ton bien. N'oublie pas que je t'aime.

Le cœur brisé, je le vis se lever et se diriger vers la porte du parloir. Avant de l'ouvrir, il me regarda encore et prit entre ses doigts l'une de mes nattes rousses en murmurant :

– Je suis fier de toi !

De la fenêtre, j'ai suivi sa haute silhouette un peu raide qui s'éloignait en claudiquant vers la berline. Le claquement sec de la portière me déchira, mais je restai digne. Paca, près de moi, se maîtrisait aussi et souriait. Un léger tremblement au coin de ses lèvres trahissait son chagrin qui égalait le mien. Je saisis sa main et m'y agrippai. Le froid soudain de la solitude descendait sur nous et nous pétrifiait, mais nous étions deux pour nous réchauffer.

La routine des jours, chargés d'occupations diverses, nous reprit dans son manège : cours le matin, travaux manuels accompagnés de lectures l'après-midi, méditations pieuses avant les prières du soir. Mon esprit, sans cesse occupé, oubliait de s'apitoyer. Je m'appliquais à bien faire et me plongeais dans toutes ces activités qui nous empêchaient de nous enfermer sur nous-mêmes. Les visites chez les pauvres furent peut-être ce que je garderai de mieux de mon séjour au Sacré-Cœur. Confrontée au malheur des autres, je me trouvais moins de raisons de me plaindre. Le dénuement était grand, parfois, et je me sentais bien en peine de n'avoir à offrir, pour venir en aide, que les objets de couture ou de tricot confectionnés de mes mains. Geste dérisoire que je compenserai plus tard en donnant une large place aux œuvres sociales dans mon emploi du temps d'impératrice. Et je ne manquerai pas d'aller voir de mes yeux les faubourgs miséreux.

1836, l'année de mes dix ans, nouvelle année de bouleversements. Il y eut tout d'abord ma première communion.

J'étais pieuse depuis l'enfance. Au pays des Rois Catholiques, on apprenait à prier dès le berceau. Je pris l'événement très au sérieux et suivis dans le plus profond recueillement les diverses retraites qui m'y préparèrent. Une émotion particulière s'empara de moi dans la douce clarté de la chapelle magnifiquement parée de fleurs. Dieu était là, proche et miséricordieux. Mon âme exaltée attendait Son appel et mon cœur, impatient d'être aimé, s'offrait avec dévotion. Ma ferveur redoubla et je consacrai plus de temps aux exercices spirituels, imitant les Sœurs qui semblaient y trouver le bonheur. L'idée de prendre le voile m'effleura.

Ma mère, alarmée, oublia pour un temps ses cures, ses voyages aux quatre coins de l'Europe, et se mit en peine de me distraire, tout en cherchant le moyen de me soustraire à l'influence de ces « dames ». Le Ciel était-il à ses ordres ? Une épidémie de scarlatine toucha un grand nombre d'élèves, et l'une d'elles en mourut. Le prétexte était inespéré. Elle ne le laissa pas échapper. Au milieu de juin, en compagnie de ma sœur, je quittai le Sacré-Cœur, et regagnai notre appartement près des Champs-Elysées. Qu'allions-nous faire désormais de notre liberté ? Quelle éducation allait-on nous donner ?

– C'est la vie qui est la grande école, déclara ma mère en nous offrant *Robinson Crusoé* et le *Robinson suisse*.

Elle avait tout prévu et, sous sa férule, tout changea. Une gouvernante anglaise fut attachée à nos pas ; des maîtres nous enseignèrent le dessin et la musique. « Don Prospero » corrigea nos compositions françaises et nous donna des leçons d'orthographe. J'avais ses dictées en horreur et louais Dieu quand il partait en voyage afin d'inspecter les monuments anciens dont il avait la charge. Je préférais peindre à l'aquarelle, et mon plus grand plaisir était le Gymnase[1] où ma mère nous avait inscrites,

1. Gymnase Normal, Civil et Orthosomatique. Son directeur, le colonel Amoros, ancien de la Grande Armée, sortait de l'Institut Pestalozzi de Madrid.

conformément aux instructions de mon père. De Madrid, il se souciait de nous et nous confiait à son ami, le colonel Amoros, un ancien de la Grande Armée. Est-ce pour cela que j'ai aimé cet endroit et me suis appliquée à obtenir les meilleures notes ? Toujours est-il que l'Espagne et Bonaparte me poursuivaient.

Dans cet établissement qui se voulait « progressiste » en matière d'éducation, l'accent était mis sur la gymnastique. Filles et garçons se côtoyaient pour apprendre tous les exercices qui visaient à endurcir le corps tout en formant le caractère.

– Vous serez plus courageux, disait le maître, plus intrépides, plus intelligents, plus forts, plus adroits, plus agiles ; vous résisterez aux intempéries, dominerez les obstacles et triompherez du danger.

Galvanisée par ce discours souvent répété, je donnais le meilleur de moi-même. Equitation, jeux du manège, escrime, danse où je fis merveille. J'avais le sens du rythme et la grâce du geste que m'avaient appris les gitans.

Aux cours du Gymnase, je retrouvai Cécile Delessert et son frère Edouard qui seront pour longtemps mes amis. Leur père était le préfet de police de Paris et leur mère, qui était une intime de la mienne, nous invitait souvent dans leur appartement de la préfecture, situé rue de Jérusalem. Un après-midi de novembre, à l'occasion d'un goûter, Cécile me prit dans un coin de la salle à manger pour me dire à voix basse :

– Sais-tu que ce matin à l'aube, pendant que nous dormions, un Bonaparte était assis à cette table ? Celui qui a tenté de soulever la garnison de Strasbourg. Mon père l'a ramené de la Conciergerie et lui a offert un peu de champagne avec des biscuits avant de le mettre dans une chaise de poste pour Lorient. Le roi l'a fait exiler en Amérique[1].

Comme je restais bouche bée, l'œil fixé sur l'endroit où

1. Le 11 novembre 1836, à 4 h du matin, Louis-Napoléon Bonaparte partit de la préfecture de police, en chaise de poste, pour Lorient.